Document generated on 08/06/2025 6:04 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Yves Dubé : un homme d'une extrême qualité

André Vanasse

Number 64, Winter 1991–1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38504ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vanasse, A. (1991). Yves Dubé : un homme d'une extrême qualité. *Lettres québécoises*, (64), 4–4.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

HOMMAGE

Yves Dubé : un homme d'une extrême qualité

Chaque fois qu'un ami me quitte, je suis saisi d'une grande détresse. Je me dis que la vie est si fugace qu'à peine avons-nous eu le temps de la voir passer que déjà elle nous a abandonnés. Il suffira d'un hiver pour que les rafales dispersent les cendres de celui qui fut un ami et que celles-ci glissent au printemps vers le fleuve qui les traînera vers la mer. Elles se mêleront aux alluvions de milliards d'autres. On appelle cela l'oubli.

Et c'est précisément cet effacement par le temps qui me révolte. Yves Dubé fut une figure marquante du monde de l'édition. À la fin des années soixante, il créa de toutes pièces les Éditions Leméac. Grâce à lui, le théâtre québécois fut lu dans toutes les écoles. Il permit en outre aux voix des Caraïbes de se faire entendre ici, faute d'être éditées là-bas. Il fut aussi le président de l'Association des éditeurs canadiens pendant plusieurs années. À cette époque, il n'y en avait que pour lui. Il était si important que certains de ses détracteurs considéraient honorable de l'attaquer. Frapper un dieu donne du panache aux coups bas...

Et puis, Leméac se mit à battre de l'aile. Comme les oies blanches de Marcel, son frère. Ce fut la descente aux enfers. Yves — et c'est toujours ce qui me toucha en lui — conserva son sourire, son sens de l'humour et l'infinie délicatesse qui l'avait toujours caractérisé. Il avait l'amitié longue, attentive et toujours généreuse. Il avait l'esprit de clan au sens le plus noble du terme. Malgré les soubresauts de sa vie, il restait attaché à tous ceux à qui il avait donné sa confiance: ceux du Collège Sainte-Marie, puis les autres, rencontrés au fil des ans. Il avait l'amitié quasi indélébile. Il était ainsi, respectueux, attaché et attachant. Et toujours d'une extrême discrétion.

Une semaine avant sa mort, il m'a téléphoné. Sa voix était changée. Je lui en ai fait la remarque. Il m'a répondu: «Mais André, je souffre.» Je n'ai pas compris. Et je m'en veux furieusement de ne pas être allé le voir à ce moment-là. On a toujours mille choses à faire. La mort, elle, est toujours présente.

Et c'est cela qui me remplit de détresse. Le sentiment que ce que nous savons de lui se perdra dans le temps et que la seule éternité qui reste est l'image que nos amis préservent de nous.

Je me console en me disant que, dans le cas d'Yves, il pourra vivre longtemps, le temps que s'éteignent ceux qui ont connu cet être d'une extrême qualité. Gaëtan Lévesque et moi-même, de même que l'équipe de *Lettres québécoises* avec laquelle il a collaboré pendant près de deux ans, tenons à dire toute l'estime que nous portions à Yves Dubé qui a incontestablement marqué nos lettres.

André Vanasse

Nicole Brossard : Prix David 1991. La joie d'écrire

Ce fut l'époque de la dictature de quelques abstractions dans le délire clair desquelles une foi toute vierge engageait les esprits. Particulièrement en poésie, le singulier se trouvait concerné par le pluriel. Un je d'exploration parlait pour se donner un espace réel. À travers l'intime, on a cherché le nous. En contrepartie, la poésie actuelle qui refait le chemin inverse du collectif à l'intime, en renonçant aux longs fractionnements du langage et aux lentes élaborations, en visant la séduction des images communes de la vie, paraît bien rangée.

À cet égard, nul plus que Nicole Brossard ne confère valeur à ce passé, et en fait, en somme, un symbole. Son œuvre a joué un si grand rôle dans notre littérature depuis quinze ans, modifiant par sa seule existence tant d'évaluations, nous assurant de tant de choses, et nous en interdisant, qu'elle a agi pour nombre de poètes et quelques adeptes dispersé(e)s, comme un enchantement et comme un glaive.

Paradoxe singulier, cette œuvre caractérisée par son refus opiniâtre de tous les avantages de la facilité, de tous les effets qui se fondent sur la hâte du lecteur, sur ses légèretés et ses naïvetés, travail sévère, s'il en fut, procure lumière et sérénité. Dans cette perspective, aussi obscurs que *Le Livre de la Voie et de la Vertu* et comme lui doués d'étranges prolongements, ses œuvres de prose, ses essais et ses poèmes à la fois contemplatifs et militants, et plus intellectuels que mystiques, resteront ceux d'une insistance sur la joie d'écrire et sur l'amour et sa marche continuelle. Ceux-là, perpétuellement soumis au chant propre de l'ajustement des syllabes et des mots combinés, donnent à l'art en certains points de leur parcours une valeur d'univers, et à la lecture cette lenteur immense du regard où la durée et la pensée ne le cèdent pas toujours aux élans instinctifs et à l'instant.

Si la première publication de Nicole Brossard date de 1965, les années 70 furent une époque déterminante pour son style. Alors elle commença à substituer à l'activité instinctive ou traditionnelle de la littérature une conception artificielle, minutieusement raisonnée, et obtenue par un certain genre d'analyse qui dans l'assouplissement ultérieur de la forme ne s'est jamais démentie. Il va sans dire que par la rigueur de ses refus et par sa réflexion sur le féminin, cette œuvre rejoint le domaine de l'éthique.

Depuis quelques années, la simple prise en considération de la réalité comme une souplesse du langage devient plus explicite. Les refus de Nicole Brossard, son degré de conscience, sa résistance au facile, dans les dernières œuvres, surexcitent le centre même de la vie et de sa plénitude en faisant flotter sur l'ensemble, sur les peurs et les inquiétudes, une atmosphère de bonheur, un voile de gaieté légère qui rendent les plus hautes joies facilement, presque immédiatement incompréhensibles.

Si l'aphorisme 370 du *Gai Savoir* où Nietzsche résume l'idée de classicisme par un «sentiment de plénitude», et celle du romantisme par un «sentiment de manque», est pertinent, Nicole Brossard, toute à percevoir l'événement d'un mot dans l'univers des mots, et qui joue infailliblement du plus rare d'elle-même, est classique.

En somme, la plénitude, telle est l'extrême pointe à laquelle aboutit cette œuvre que le prix David est venu couronner cette année!

Jocelyne Felx